

Frugalité

Pourquoi vivre simplement ?

Le 1er avril a vu débuter en France la semaine du développement durable. En cette période de Carême, la coïncidence est heureuse... Raisonner notre consommation est une nécessité pour la planète, c'est aussi une attitude spirituelle qui mène à la liberté et à la joie de vivre. Par Michel Hubault, franciscain. Publié le 31 mars 2014.

Nous savons aujourd'hui que notre environnement n'est pas une réserve inépuisable de ressources, mais le berceau où nous sommes nés et dont nous sommes solidaires. Plusieurs courants écologistes semblent redécouvrir ce que le christianisme a mis en lumière il y a longtemps : le bien-fondé d'une certaine sobriété dans l'utilisation légitime des biens de la terre. Les Pères de l'Église, la tradition monastique, les mystiques chrétiens et les religions orientales l'ont appelée pauvreté évangélique, simplicité, tempérance, détachement du désir ou de la « soif »... Ce que Jean-Baptiste de Foucauld, président de Démocratie et spiritualité, appelle la « frugalité ».

Cette sobriété heureuse n'est plus réservée à quelques ascètes ou aux moines, mais est devenue une nécessité vitale pour le bonheur de l'homme, la qualité de nos relations, le respect de la création et le développement durable de l'humanité. Une approche plus raisonnée de la consommation est d'une urgente nécessité. Nous savons que des solutions existent pour que, sans renoncer à l'idée de progrès ou à toute forme de créativité, nous habitons le monde de manière un peu moins prédatrice.

Sur le plan de la gouvernance politique et du comportement individuel, nous avons le devoir d'imaginer « un développement humain pour un avenir durable », comme le montre le remarquable Livre blanc des Assises chrétiennes de la mondialisation (Bayard, 2006). Puisque le mode actuel de développement n'est ni durable ni généralisable, il nous faut inventer une nouvelle manière de vivre, de produire, de consommer, d'envisager la solidarité entre les peuples et entre les générations.

Saint François, ou la joie d'une sobriété heureuse

Il existe de nos jours des adeptes de la décroissance. Mais cette idée est étrangère à la pensée chrétienne. Il ne s'agit pas de culpabiliser nos contemporains, mais de proposer une nouvelle vision de l'avenir et de montrer par notre manière de vivre que c'est possible et que cela rend heureux. Les auteurs du Livre blanc font remarquer que cette urgente invitation à la sobriété ne doit pas être perçue comme un retour en arrière ou une limitation négative. Il faut « penser

autrement la limite, selon une approche positive [...] Il s'agit de consommer autrement, plutôt que de consommer moins. Il s'agit de produire autrement, plutôt que de produire moins. Il s'agit de vivre autrement, plutôt que de vivre moins bien. Cet autrement est à inventer » (Livre blanc, p. 86-87).

La joie et la liberté intérieure d'un saint François nous invitent à réfléchir sur la pertinence de l'idée même de consommation et de notre conception du bonheur, car force est de constater que si la société nous propose toujours plus d'objets à consommer, ceux-ci ne génèrent pas plus de bonheur. Nous finissons par nous comporter comme des drogués toujours en manque de quelque chose. Au sein de cette société, saint François nous invite donc à nous interroger sur ce qui nous est réellement nécessaire, à organiser la résistance aux mensonges de la publicité et du marketing.

Si nous ne sommes pas tous appelés à vivre la pauvreté volontaire de saint François, celui-ci nous invite tous, pour le moins, à une certaine sobriété qui permet de retrouver la saveur d'un verre d'eau quand on a soif et d'un morceau de pain quand on a faim. Il ne s'agit pas de nier nos nécessaires besoins matériels, mais de les orienter vers l'essentiel.

Priorité aux relations humaines

Dans une de ses encycliques, Jean Paul II précisait : « Il n'est pas mauvais de vouloir vivre mieux, mais ce qui est mauvais, c'est le style de vie qui prétend être meilleur quand il est orienté vers l'avoir et non vers l'être, et quand on veut avoir plus, non pour être plus, mais pour consommer l'existence avec une jouissance qui est à elle-même une fin... Il est donc nécessaire de s'employer à modeler un style de vie dans lequel les éléments qui déterminent les choix de consommation, d'épargne et d'investissement soient la recherche du vrai, du beau et du bon, ainsi que la communion avec les autres hommes, pour une croissance commune » (Centesimus annus, n. 36)

Dans son dernier film, *Le Syndrome du Titanic*, Nicolas Hulot nous invite à nous libérer de « l'utopie matérialiste » et à « préférer l'autre à l'objet ». Saint François va plus loin. Il a sa vision propre de ce que nous appelons la « propriété ». La terre est un héritage gratuit que les hommes ont reçu pour le mettre en valeur et en partager les fruits. Personne n'est propriétaire de ce qu'il gère. On ne donne pas au pauvre, on partage avec lui et même, selon François, on lui restitue ce qui lui revient de droit. Il estime qu'il n'a aucun droit à conserver quoi que ce soit, dès lors que plus pauvre que lui en a besoin ! Cette façon de voir remet en cause nos structures d'échanges fondées sur l'avoir, la propriété, le capital, et non sur les besoins réels des personnes. François subordonne « la loi du marché » à la personne humaine.

Il sait, par expérience, combien les biens accumulés, appropriés, détournés égoïstement dégradent et pervertissent jusqu'à la haine et la violence toutes les relations humaines. La fraternité humaine ne peut être fondée que sur la réciprocité de services mutuels vécus à tous les échelons de la vie sociale, nationale et internationale. Notre époque le vérifie au niveau planétaire. Et si François a une horreur viscérale de l'argent, c'est parce que celui-ci est déjà devenu le symbole de la mainmise de l'homme sur ses biens, de la capitalisation au détriment de la relation aux autres et à Dieu.

Ce pauvre évangélique interpelle donc vigoureusement notre conception matérialiste de la réussite qui va jusqu'à nous faire évaluer le développement d'une nation en fonction de son produit national brut ! Il est convaincu que ce qui fait la grandeur de l'homme n'est pas son pouvoir d'achat, mais sa capacité de relation, d'aimer et d'être aimé. Cette prétention de l'homme à posséder « en propre » ce qu'il a reçu pour le gérer et le partager est un « détournement de fonds » qui dénature son propre mystère et les relations humaines.

Une nécessité de justice

Aujourd'hui, ce qu'on appelle « l'écologie sociale » a mis en lumière les multiples interactions entre tous les êtres. L'usage modéré des biens n'est pas une simple option ascétique, mais une nécessité de justice. L'ampleur de la crise requiert une solidarité nouvelle qui engage le style de vie de chacun. Il n'est pas juste qu'un petit nombre de privilégiés continuent à accumuler des biens superflus, en dilapidant les ressources disponibles, alors que des multitudes de personnes vivent dans des conditions de misère. Nous avons le devoir moral de dénoncer les « structures de péché » qui entravent le plein épanouissement des personnes.

Le premier berceau de l'éducation au respect du prochain et de la nature est la famille, où chacun peut prendre conscience de sa responsabilité, individuelle et collective, sur les conséquences de ses choix quotidiens. Tous et chacun doivent devenir des acteurs de l'opinion publique. Ce n'est qu'ensemble que nous pourrons bâtir cette société fondée sur une certaine sobriété, une simplicité volontaire, libérés de ce sentiment diffus d'être heureux ou malheureux par comparaison aux autres.

Face à la tyrannie du consommer toujours plus, la vigilance et l'inventivité de tous, et en particulier des chrétiens, seront nécessaires. « La façon dont l'homme traite l'environnement influence les modalités avec lesquelles il se traite lui-même et réciproquement. C'est pourquoi la société actuelle doit réellement reconsidérer son style de vie » (encyclique Caritas in veritate de Benoît XVI, 2009, n°51).

L'homme doit humaniser ce monde

Le chrétien sait que cette création renouvelée par le Christ, Homme parfait, transfiguré, est encore, sur le versant historique des hommes, en gestation : « Toute la création, en attente, aspire avec impatience à la manifestation de la gloire des fils de Dieu [...] Nous le savons, en effet, la création tout entière gémit maintenant encore en travail d'enfantement » (Romains 8, 16-23). Nous sommes solidaires de cet enfantement. La libération de l'homme est attendue par toute la création. Quand l'homme détourne une parcelle de la création du circuit de l'amour, il la dénature.

L'unité et l'harmonie de la création ne sont pas dans un passé mythique, un paradis originel perdu. Il s'agit bien d'une promesse en devenir. La vision du chrétien n'est pas celle d'un monde idyllique mais celle d'un monde en gestation. Dieu n'est pas une puissance magique. Sa puissance d'amour n'est efficace que si l'homme en est le récepteur. Il est toujours présent au-dedans de l'homme pour agir, encore faut-il que l'homme rejoigne ce dedans de lui-même.

Dieu ne peut agir que selon le degré de notre ouverture à son Esprit. Car Dieu ne veut entrer dans notre histoire qu'à travers nous.

C'est en accueillant l'Esprit, jour après jour, que l'homme humanise progressivement ses instincts, son corps, ses relations, ses villes et ses villages, les structures socio-économiques et l'ensemble du monde. L'homme est appelé à « humaniser » la création et ainsi à la préparer pour cette ultime transfiguration qui sera l'œuvre de Dieu à l'avènement final du Christ.

Michel Hubault, franciscain